

NOTES BIBLIQUES & PREDICATIONS

1^{er} mars 2015

Pasteur Christophe
Verrey

Texte :

Genèse 22, 1-19

Notes bibliques

Notes d'après G. Von Rad (GvR), Labor & Fides 1968

V. 1 – le mot « Dieu » est particulièrement accentué au point de vue syntaxe : l'épreuve lui est imposée, au sens le plus fort, par Dieu lui-même, le Dieu d'Israël. GvR ne souhaite pas dissiper donc ce que ce récit a d'énigmatique par quelque explication psychologique, par exemple en admettant qu'Israël s'exprime ici sur son attitude à l'égard des sacrifices d'enfants cananéens ; et qu'il aurait été scandalisé par l'énormité de cette coutume sacrificielle. Mais il faut parler ici d'une tentation qui est survenue dans la vie d'Abraham.

V. 2 - Isaac n'est plus un petit enfant : il sait ce qui est nécessaire à la préparation d'un sacrifice et peut porter une charge de bois. Il est dit d'emblée au lecteur qu'il s'agit d'une exigence qui ne pourra pas sérieusement aboutir. Mais pour Abraham, l'ordre reçu était d'un sérieux mortel. Pour Abraham, l'ordre de Dieu comporte quelque chose d'absolument incompréhensible : l'enfant donné par Dieu après une attente interminable, l'unique lien qui puisse encore le relier à la promesse d'une immense postérité (ch. 15:4 s.) doit être rendu à Dieu en sacrifice ! Si Abraham a dû se séparer de tout son passé (ch. 12:1 ss.), le voilà maintenant appelé à anéantir lui-même tout son avenir ! Lorsque la parole adressée à Abraham dévoile le fait que Dieu sait exactement quelle est l'étendue du sacrifice demandé (« *ton unique, celui que tu aimes* »), l'impression d'horreur, loin de s'atténuer, s'exaspère encore.

L'idée d'épreuve pédagogique que Dieu inflige à l'homme pour sonder sa foi et mesurer sa fidélité n'est pas nouvelle dans l'histoire patriarcale. Mais ce qui est nouveau ici, c'est l'idée d'épreuve qui entre dans un programme et qui est exposée dès le premier verset dans sa dureté destructrice...

Le nom de « *pays de Morija* » pose des problèmes. Ce n'est pas la colline du Temple citée en II Chron. 3:1. De ce «pays» de Morija nous ne savons strictement rien.

-V. 3-8 Le narrateur évite de nous donner un aperçu de ce qui se passe dans le cœur d'Abraham (cf. 21:14). Il ne fait que rapporter ce qu'Abraham fait selon l'ordre reçu visiblement au cours de la nuit.



Il marche pendant trois jours; on voit à cela que son obéissance est ferme et n'est pas une brève velléité. Prier sur une montagne était bien l'usage de l'époque au cours d'un voyage.

Le narrateur observe une réserve extrême en matière de sentiments et suggère certains états d'esprit. Par exemple l'amour plein de sollicitude d'Abraham envers l'enfant : les tisons et le coutelas, qui auraient pu blesser l'enfant, c'est lui-même qui les porte. Ce n'est qu'après un moment que l'enfant rompt le silence pesant. Et la phrase est répétée après le bref dialogue.

La dernière étape du parcours s'accomplit dans le silence. Mais le dialogue surtout est un vrai tableau psychologique, en dépit de sa brièveté. La réponse du vieillard à la question intelligente de l'enfant est d'abord évasive. « Elle mène tout près de la solution, pour s'interrompre soudain et livrer chacun des deux acteurs à leurs propres pensées...dès lors, plus de paroles, rien que des actes » (B. Jacob). Les exégètes ont volontiers comparé ce cheminement à la dernière marche d'Elie et d'Élisée (II Rois 2:1-6).

V.9-13 Le récit prend un tour encore plus lent, terriblement précis, lorsqu'il s'agit des préparatifs sur la montagne. Il y a du suspense ! Là aussi, c'est l'ange de Dieu qui appelle du haut du ciel (cf. ch. 21:17) mais c'est tout au long la voix de Dieu qui s'adresse à Abraham.

La crainte de Dieu. On a souvent dit que la « crainte de Dieu » remplaçait et décrivait dans l'A.T. une notion qui faisait défaut, celle de « religion ». Il est incontestable que l'A.T. connaît ce sentiment ; mais il ne se rapporte pas à une forme spéciale de bouleversement de l'âme. Seulement à ses conséquences (Gen. 20:11 ; 42:18 ; II Rois 4:1 ; Es. 11:2 ; Prov. 1:7 ; Job 1:1-8). Il signifie simplement l'obéissance aux commandements divins.

Le bélier: le fait qu'aucun cri de joie ne retentit permet à GvR de douter que l'apparition du bélier soit présentée comme un miracle.

V. 14- Il est visible que le récit s'est achevé là autrefois. Mais la voix de Dieu retentit « pour la seconde fois ». Cette addition à l'ancienne légende cultuelle, n'est pas récente. Ce final éclate puissamment et célèbre par des superlatifs le vainqueur de Morija qui est plus grand que celui de Dan (Del.). La comparaison débouche presque dans l'excessif : p. ex. Dieu « jure par lui-même » - ce qui ne se rencontre pas dans les textes parallèles ; il promet que la semence d'Abraham « possèdera la porte de ses ennemis » - ce qui est une idée encore étrangère au thème fondamental des promesses

Une tradition du judaïsme tardif relate que Sara, après le retour d'Abraham, apprenant ce qui s'était passé, poussa sept cris et mourut (STRACK et BILLERBECK IV, 181 s.).

Conclusion. Il est clair que le récit, dans sa rédaction la plus ancienne, est vraisemblablement la légende cultuelle d'un sanctuaire et qu'il a légitimé le remplacement d'un sacrifice d'enfant exige par la divinité par un sacrifice d'animal¹. Une histoire de ce genre reste largement ouverte à l'interprétation et aux idées qu'aura le lecteur. Pour l'exégète, une seule limite, mais absolue : le récit ne doit pas être envisagé comme l'exposé d'une vérité religieuse générale et sans enracinement historique. Il est impossible de lui attribuer une préoccupation aussi théorique du phénomène «du » sacrifice d'enfant et un caractère de programme d'histoire religieuse, car il entend décrire un fait survenu dans l'histoire du salut, préparé par la vocation d'Abraham et dont le caractère énigmatique n'a de raison profonde que dans ce domaine. Ce récit reste avant tout l'idée d'une épreuve décisive de l'obéissance. Que Dieu qui s'est révélé à Israël soit totalement libre dans ce qu'il donne comme dans ce qu'il prend, que nul ne puisse lui demander : « Que fais-tu ? » (Job 9:12 ; Dan. 4:32) - c'est certainement cela qui est à la base de notre récit. Il s'agit ici d'une affaire bien plus effrayante qu'un sacrifice d'enfant, il s'agit d'un cheminement dans un total abandon par Dieu, au cours duquel Abraham ne sait absolument pas que Dieu ne fait que l'éprouver. Il y a derrière ces 19 versets une immense expérience de la foi, le fait que Yahvé semble souvent se contredire, qu'il agit comme s'il voulait de nouveau exclure de l'histoire le salut qu'il avait entrepris. C'est ainsi que Yahvé met à l'épreuve la foi et l'obéissance !

Bonus :

Un article d'Antoine Nouis : DIEU a-t-il besoin de SACRIFICE ?

sans doute issu du journal Réforme...

Fallait-il que le Christ meure sur la croix? Avec lui, c'est Dieu lui-même qui s'offre à notre humanité, dans toute sa bienveillance et sa miséricorde.

L'IMAGE d'un Dieu qui a besoin du sang et de la souffrance de son fils pour accorder son pardon, comme l'écrit Nietzsche, est effectivement une image païenne... sauf qu'elle est une caricature théologique qui ne correspond pas au message de la Bible. L'interprétation sacrificielle de la mort du Christ est dans le Nouveau Testament et il appartient aux théologiens d'expliquer ce qu'elle signifie. Pour cela, nous pouvons nous mettre à l'écoute du message de l'épître aux Hébreux qui relie le sacrifice du Christ à partir de la cérémonie de Kippour.

Pour Israël, le premier jour de l'année s'appelle *Roch Hachana*. Ce jour-là, la tradition dit que chacun passe devant Dieu comme un troupeau devant son berger. Dieu pèse alors selon sa justice les actions commises pendant l'année écoulée, et décide du sort de chacun. Après *Roch Hachana*, il y a dix jours qui sont consacrés à la repentance, au retour vers Dieu. Pendant cette période, l'humain est invité à la pénitence, à la réconciliation, au pardon, au recommencement.

A l'issue de ce temps de repentance, arrive Yom Kippour, le jour du Grand Pardon. Ce jour-là, le Grand Prêtre offre un sacrifice et Dieu descend de son trône de rigueur et de justice pour prendre place sur celui du pardon et de la miséricorde.

L'épître aux Hébreux dit que "pour que le sacrifice soit efficace, il fallait que le sacrificateur le soit, ainsi que l'animal sacrifié". Comme le sacrifice n'était jamais parfait, il devait être renouvelé. L'auteur de l'épître interprète la croix comme un sacrifice parfait car Jésus est à la fois le sacrificateur sans péché et l'animal sacrifié sans tache. Etant parfait, il n'a pas besoin d'être renouvelé et c'est la fin du sacrifice.

Le raisonnement est intéressant car il rentre dans la logique sacrificielle pour annoncer son dépassement. Si nous essayons d'interpréter son message, nous entendons que le pardon, symbolisé par le sacrifice parfait, a été posé comme un acte sur lequel on ne peut revenir. Pour dire les choses autrement, il y a une chose que même Dieu ne peut pas faire, c'est changer le passé : ce qui a été fait a été fait et nul ne peut le modifier. Dieu ne peut pas décider qu'il n'a pas envoyé son fils ni qu'il n'est pas mort sur la croix pour notre pardon.

Mort sacramentelle, mort sacrificielle

Dans la Bible, le pardon de Dieu n'est pas une simple décision, il est scellé dans un acte qui a été accompli. On pourrait presque dire que, depuis la croix, le pardon de Dieu fait partie de son être.

L'interprétation de Nietzsche, qui dépeint Dieu sous les traits d'un Moloch avide de sang, repose sur une distance entre Dieu et le Christ beaucoup plus grande que celle que l'on trouve dans la Bible.

Dans les évangiles, nous trouvons une union, une identification entre le Père et le Fils qui a été mise en forme, dans les premiers siècles, sous les traits du dogme de la Trinité. Le Père et le Fils sont un et quand Jésus meurt sur la croix, c'est Dieu lui-même qui souffre de sa souffrance et s'offre de son offrande pour le monde.

Relue ainsi, la croix n'est pas l'acte de réparation d'un Dieu pervers, c'est l'offrande de Dieu qui nous dit que son pardon est un acte qui a été scellé, un socle sur lequel nous pouvons nous appuyer. Si nous croyons que le Père était avec le Fils sur la croix, alors ce n'est plus Dieu qui a besoin d'un sacrifice mais Dieu qui s'offre lui-même en sacrifice. Cette interprétation nous conduit à parler de mort sacramentelle du Christ plutôt que de mort

sacrificielle. La différence entre le sacrifice et le sacrement, c'est que le premier est l'œuvre de l'homme pour Dieu, alors que le second est l'œuvre de Dieu pour l'homme.

Dieu a-t-il besoin de sacrifice pour sauver le monde? S'il est une question à laquelle je ne peux pas répondre, c'est bien celle-là, car qui suis-je pour disserte sur les besoins de Dieu? La seule chose que je peux faire, c'est d'essayer de comprendre ce qu'ont voulu dire les auteurs du Nouveau Testament lorsqu'ils ont parlé de la mort de Jésus dans des catégories sacrificielles.

La prise en considération du rôle du sacrifice à Kippour et l'élaboration théologique de la Trinité m'aident à entendre cette lecture comme la grande affirmation selon laquelle le Dieu créateur du ciel et de la terre est allé jusqu'au bout de son humanité, pour ne plus avoir un autre visage que celui de la bienveillance et de la miséricorde. Relue de cette façon, l'interprétation sacrificielle de la mort du Christ n'est plus du paganisme mais une expression de l'évangile de la grâce.

Un exemple de prédication :

Gn 22,1-19 : Abraham sacrifiant

Quel Dieu déconcertant que ce Dieu d'Abraham !

Dieu de l'Alliance, de la promesse... et Dieu terrible du sacrifice du Fils unique. Bien difficile à comprendre dans cet épisode, comme dans la Passion de Jésus. Bien difficile parfois à comprendre dans les épisodes douloureux de notre vie.

Mais comme c'est pourtant bien ce Dieu-là que nous rencontrons dans la Bible, il nous oblige à le rencontrer tel qu'il est, si nous voulons lui donner toute sa place dans notre vie.

Abraham sacrifiant son fils, au-delà de la figure exemplaire d'obéissance, nous oblige à des questions plus profondes sur Dieu.

Quel Dieu est-il, qui joue ce jeu cruel avec l'homme de lui donner un enfant unique puis de lui demander de lui offrir sa vie en sacrifice ?

Bien sûr, la fin de l'épisode est essentielle qui apporte une réponse pleine d'espoir : non, le Dieu d'Abraham et d'Isaac n'est pas de ces dieux cruels, abondants à l'époque, surtout les anciens dieux cananéens, qui exigent la vie des enfants en expiation des fautes de leurs parents ! Ce Dieu n'a pas été inventé par les hommes, toujours en quête d'une façon d'apaiser les dieux puisqu'ils se manifestent surtout par leur courroux. Ces dieux-là ne sont-ils pas à l'origine de tous les accidents, de toutes les maladies, de la mort de l'homme comme de la femme ? Et de tous les mystères ? Ne sont-ils pas cachés partout autour de nous, épiant chacun de nos gestes, jaloux de nos gestes, de notre liberté, comme les maîtres le sont de leurs animaux domestiques ? Alors, pour se les concilier, ne peut-on pas faire comme avec les puissants de ce monde, les contenter par ce qui contente la chair : le boire et le manger, la danse et le spectacle, les belles paroles et la musique ? Lorsque notre vie est menacée, ne peut-on en offrir une autre, plus faible, plus jeune, plus douce mais surtout plus courte ? Plutôt que celle riche d'expérience d'un plus ancien, une vie négligeable parce que pas encore construite et de toute façon fragile ? Celle d'un enfant, ou d'un animal : peu importe pourvu que le sang soit versé, la vie offerte aux dieux !! ?

Révélation de Dieu à Abraham : je ne veux plus verser de sang humain ! Pour les sacrifices de bêtes, passe

encore ! Mais la vie humaine est plus précieuse que cela. Le monothéisme juif innove là fortement ! Hélas pour nous occidentaux modernes qui avons bien du mal à le comprendre, il ne va pas jusqu'au bout du raisonnement. Il garde l'idée que l'on peut substituer une vie sacrifiée à une vie en danger de mort (= un bélier à Isaac) pour détourner la soif de sang de la divinité sur une bête plutôt que sur un homme. Joseph offrira deux pigeons au Temple à la naissance de Jésus. Mais le judaïsme pose là de façon radicale l'idée que l'homme vaut mieux qu'une bête, qu'il n'est plus question de verser son sang inutilement. Ce sont bien là les bases des « droits de l'homme ».

On reste sur sa faim pourtant, avec le début de cette histoire, qui continue à nous gêner. Car qui peut envisager sereinement d'obéir ne serait-ce qu'une seconde à un ordre aussi absurde sans y être contraint ? En 1914, dans les tranchées, on fusillait les gens qui refusaient d'aller se faire hacher par la mitraille ennemie, certes, mais c'était sous peine de mort pour celui qui refusait de fusiller ou d'en donner l'ordre ! Toute la mise en scène ici nous pousse à nous identifier à l'un ou l'autre de ces personnages, tellement la narration est claire ! Avec les questions d'Isaac à son père, avec Abraham obligé de mentir à son fils (sa réponse n'est-elle pas prémonitoire ? « *Dieu veillera lui-même à procurer l'agneau* »), avec aussi les détails de la préparation du bois... On se prend à penser à la psychologie de ces personnages, qu'ils aient ou non été réels, et à la contradiction qui amène à ce cas de conscience, qui paraît absurde : que veut Dieu exactement ? La Bible le dit très clairement, dans ce texte même, plusieurs fois : mettre Abraham à l'épreuve ! Mais notre raison nous crie : quelle idée absurde ! Tellement en contradiction avec le Dieu que nous aimons, Dieu de vie et de grâce, qui « *ne veut déjà pas la mort du pécheur, mais qu'il viveⁱⁱ* »

Comment accepter ce caprice indigne de lui : vouloir la mort d'un innocent ? Sans même dire « à la place du coupable » parce qu'Abraham n'était certainement pas aussi innocent ! Nombre de gens ont perdu la foi devant cet aspect du Dieu de l'Ancien Testament, comme à chaque fois que l'Ancien Testament présente un massacre politique comme voulu et décidé par Dieu.

Et plus encore ont perdu la foi en découvrant dans le Second Testament que le Dieu de Jésus se présente aussi comme le sacrificateur de son fils... Ce n'est donc pas une question à traiter à la légère !

La mort est constitutive de l'homme, c'est ce qui le différencie des dieux, justement. Pourquoi le nier : nous sommes mortels. Dieu, le Dieu créateur, l'a voulu ainsi. Il faut donc bien accepter notre Dieu malgré cette pénible réalité, qui est incontournable. Et s'il est le maître de toutes choses, il ne peut qu'être le maître de toute vie. C'est lui qui décide de notre destin, de nous laisser en vie ou de nous faire mourir, ou laisser mourir parfois. Il peut donc légitimement redemander sa vie à chacun comme il le souhaite. Pour les gens de l'Ancien Testament, c'était très clair ! Il n'y a que nous pour remarquer que c'est rare qu'il passe par une manœuvre aussi tordue ! Mais c'est parce qu'avec notre pensée moderne nous nous arrêtons à la psychologie du personnage, qui n'est là, dans cette histoire, qu'un mythe des origines, comme le sont toutes les histoires de la Genèse, que pour nous présenter une situation-limite. Pour nous interpeller. Justement parce qu'il nous paraît monstrueux.

Et nous nous demandons alors : qu'est-ce que nous sommes prêts à sacrifier pour obéir à Dieu ? Mais il est bien entendu que seuls des personnages exceptionnels, des héros de mythe peuvent aller au bout du bout de cette obéissance. C'est cela, l'idéal qui nous permet de marcher. Avec cette idée simple: si Abraham a obéi jusqu'à être prêt à sacrifier son fils, moi aussi je peux faire un effort.

Jésus sacrifié ne nous dit pas autre chose ! « *Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime* » dit le Jésus de Jeanⁱⁱⁱ. En se laissant arrêter et supplicier, Jésus a vraiment détourné les coups de ses opposants destinés aux disciples qu'il aimait. Même si historiquement il a sans doute effectivement été mis à mort, comme l'ont certifié de nombreux témoins dans le Nouveau Testament, c'est une lecture ultérieure qui a voulu voir cette mort comme un sacrifice, en lien avec la culture sacrificielle hébraïque du Premier Testament.

Or, c'est précisément l'absurdité de l'histoire d'Abraham et d'Isaac qui nous fait dire que cette lecture n'est pas forcément la bonne. Pourquoi Dieu serait-il lui-même allé jusqu'au bout du geste monstrueux qu'il a évité à Abraham ? Pourquoi aurait-il plus de sens ?

Sinon en lisant à la lumière de la Trinité cet événement, pour comprendre que Dieu, « consubstantiel au Fils », s'est lui-même offert sur la croix en sacrifice, pour proclamer l'absurdité absolue du sacrifice, de la mort même de l'homme ! Voilà un bon moyen de retomber sur nos pattes dans une logique chrétienne, en reconnaissant aussi, avec la Tradition de l'Eglise depuis les Pères, qu'il y a là un grand mystère, c'est-à-dire une décision divine inaccessible à l'homme.

Mystère de la Trinité Sainte, un seul Dieu en trois personnes.

Mystère de l'Incarnation, Dieu qui se fait naître lui-même du sein de Marie pour modifier fondamentalement le cours de l'histoire des hommes.

Mystère de l'Alliance et de la Promesse, ce choix d'un peuple élu pour proclamer la révélation au monde, la mort d'un homme seul pour amener au monde le pardon et la vie éternelle.

Mais notre esprit moderne n'est pas forcément satisfait par la réponse de la Tradition Chrétienne, qui veut voir dans ce récit une figure qui préparait les esprits au sacrifice du Christ par Dieu le Père. Qui ne voit pas dans cette crucifixion un sacrifice, puisqu'il n'y a ni bois pour le feu, ni autel, ni couteau, ni sacrificateur, ni rite expiatoire. Qui refuse cette lecture proposée par les épîtres de notre Bible. Ou plus exactement qui préfère la vision de l'épître aux Romains, qui est de Paul assurément, plutôt que celle de l'épître aux Hébreux, qui, elle, n'est pas de Paul. Même si l'idée du sacrifice n'en est pas absente : « *Dieu... n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous* » la fin de l'épître insiste plutôt sur le sacrifice comme don de soi, comme geste gratuit de Jésus pour sauver la vie de ceux qui croyaient en lui.

La lecture sacrificielle de la mort de Jésus n'est donc pas la seule possible ! Il vaut la peine de s'en délivrer pour parler de Dieu à des contemporains qui n'admettent pas la violence du Dieu de Bonté. Mais elle oblige du coup à relire la Bible toute entière sous un autre angle, ce qui est une bonne chose pour ne pas risquer de s'enfermer dans des idées toutes faites, dans le catéchisme de notre enfance malheureusement souvent inadapté à une lecture du monde moderne que les contes de fée. Il faut peut-être aussi accepter de cesser de parler de salut à des gens qui ne sont en aucun cas préoccupés par leur vie éternelle. Mais de quoi donc parler, alors ? Il reste la conversion toujours possible, c'est-à-dire le retour sur soi-même lorsque notre vie prend une mauvaise direction. La rédemption toujours possible, avec un Dieu qui nous comprend et nous pardonne. L'amour de Dieu pour tous les hommes sans distinction. Et d'autres choses encore qu'il vaut la peine d'explorer si nous voulons communiquer notre foi à ceux qui nous entourent.

Ce qui est, faut-il vous le rappeler ? Notre première mission d'église en ce monde. AMEN

Propositions de cantiques :

284 « *O Jésus, par tes blessures...* » (sur le site : "cantiques.karaokes.free.fr")

285 « *Nous voulons par nos cantiques...* » (sur le site : "[psaumes et cantiques](http://psaumes-et-cantiques.com)")

Coordination nationale Evangélisation – Formation
Église protestante unie de France
47 rue de Clichy
75009 Paris

evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr

ⁱ Des stèles puniques de l'époque romaine font connaître l'usage de substituer à un enfant voué à la divinité par un vœu, le sacrifice d'une brebis.

ⁱⁱ Ezechiel 18 v 23

ⁱⁱⁱ Jean 15:13